

3^e Journée des archives religieuses

Le 16 mai 2014 au Séminaire de Sherbrooke

La transmission des archives religieuses : le cas d'Arthur Guindon au Musée Marguerite-Bourgeoys

par Stéphan Martel

Centre de documentation et archives du Musée Marguerite-Bourgeoys/Chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours

Bonjour à tous.

Le 11 avril dernier, le Musée Marguerite-Bourgeoys inaugurait une exposition sur Arthur Guindon, un prêtre de Saint-Sulpice qui a vécu dans la deuxième moitié du 19^e siècle et dans le premier quart du 20^e siècle. Peintre, dessinateur, poète et historien, Arthur Guindon compte à son actif de magnifiques et curieuses œuvres artistiques et littéraires encore peu connues du public et qui traitent des mythes et légendes amérindiennes, puis de l'histoire et des contes canadiens-français.

Pour ma part, je reçus en 2013 le mandat de documenter exhaustivement la vie d'Arthur Guindon. Que savions-nous de cet individu? En fait, très peu de choses. Nous savions qu'il naît en 1864 à Saint-Polycarpe, petit village situé dans le sud-ouest de Montréal. Il a fréquenté le Grand Séminaire de Montréal, puis fut ordonné prêtre en 1895 et devint Sulpicien en 1897. Au sein de la Compagnie, il occupa diverses fonctions : enseignement, économat, vicariat. Dans la jeune vingtaine, Guindon fut atteint d'une surdité dégénérative, ce qui heureusement ne fut pas un obstacle à ses plans de carrière. Aussi, fait intrigant, la tradition orale chez les Sulpiciens veut qu'il ait été bûcheron au cours de sa jeunesse; ceci donne à l'histoire de ce prêtre une évidente touche d'exotisme. Enfin, Arthur Guindon est mort d'un arrêt cardiaque le 26 juillet 1923.

Bref, c'est bien peu de choses pour une vie humaine qui s'est d roul e entre 1864 et 1923. Il est évident que pour moi, cette méconnaissance que nous avons de la vie d'Arthur Guindon apparaissait comme un défi stimulant. Je devais reconstituer la trame complexe d'une vie sans doute fort riche, mais difficile à cerner.

Principale difficulté :   ma connaissance, Arthur Guindon n'a jamais rien écrit sur lui-même, sur sa vie et ses pens es intimes (sinon, à travers de la correspondance à des proches). Aucune autobiographie, aucun mémoire ou journal intime, n'ont été retrouvé. Rien. Seuls

demeurent ses récits poétiques, ses recherches ethnohistoriques et, pour le plaisir des yeux et de l'imagination, ses œuvres picturales singulières.

Je dois vous faire un aveu : les recherches n'ont pas été faciles. J'ai trouvé la vie de cet individu tortueuse, fort déroutante. D'abord, on ne connaissait à peu près rien de son enfance, de sa jeunesse comme de sa vie familiale. On lui savait quelques frères et sœurs, connus que par leur seul nom et année de naissance. Aussi, j'ai remarqué qu'Arthur avait débuté ses études au Collège de Montréal, mais sur le tard, à l'âge de 21 ans. Pourquoi si tardivement? Et il avait débuté en syntaxe, qui consistait à la deuxième année du cours classique. Où avait-il fait sa première année classique (Éléments)? Ce ne sont ici que quelques exemples d'interrogations qui ne cessaient de se multiplier à mesure que je progressais dans les recherches.

La reconstitution historique dépend des sources archivistiques et de l'information que l'historien arrive à en tirer. J'ai pu quand même documenter avec une grande précision l'ensemble de ses études, les matières étudiées, les professeurs qu'il a eus, le coût annuel de ses études et le nom des bienfaiteurs qui payaient ses études. J'ai pu dénicher quelques éléments sur sa vie de Sulpicien.

Pourtant, l'histoire de sa vie restait jusqu'alors ponctuée de zones obscures qui m'empêchaient de relier solidement ce que les archives me révélaient de lui.

Or, au cours de mes recherches, un tout petit détail, presque anodin, attira mon attention. Je parcourais alors le registre du directeur du Collège de Montréal, dans la section des sorties des étudiants pour l'année 1889-90. Il était mentionné que le jeune Guindon sortait du collège une fois par mois. Le motif de la visite mensuelle était inscrit en marge, en tout petit caractère : « Tante relig. Cong. N.D.¹ ». Était-ce là une piste de recherche?

Alors me voilà quelques jours plus tard aux archives de la Congrégation de Notre-Dame. On déposa devant moi deux chemises contenant quelques documents liés à Sœur Saint-Louis Bertrand, née Marie-Émilie Guindon. En ouvrant la chemise, je sentis monter en moi l'excitation du chercheur découvrant un potentiel trésor.

En effet, devant mes yeux, reposant sur le dessus des autres feuillets et documents, un petit cahier intitulé : « *Mémoire concernant la famille Guindon, l'enfance de S.S. Louis Bertrand, l'histoire de sa vocation, la descendance des Guindon* ». Tout à coup fébrile, j'ouvris ce cahier de 53 pages rédigé à la main, et découvris que son auteure n'était pas une tante d'Arthur Guindon, mais sa sœur aînée. Et ce qu'elle livrait ni plus ni moins dans ce document, c'était l'histoire de la famille Guindon-Bézénaire. En inventoriant le contenu des autres chemises, je découvris de la correspondance, une autobiographie intitulée *Histoire de ma vocation*, d'autres récits biographiques rédigés par l'autre sœur d'Arthur Guindon, Marie-Hortense, elle aussi de la Congrégation de Notre-Dame. Devant cette profusion de manuscrits, il était clair que ma recherche sur la vie d'Arthur Guindon prenait une tournure tout à fait inattendue.

¹ Cahier du directeur, 1888-1907, UCSS, i2 : 6.4-1.

Ces documents m'ont bien sûr permis d'en connaître beaucoup plus sur Arthur Guindon, de combler plusieurs manques dans la reconstitution de sa vie, surtout sur son milieu familial, ses parents, certains événements importants de son existence avant son entrée au Collège de Montréal. Mais bien plus, ces récits inédits rédigés par la sœur du Sulpicien m'ont ouvert à l'univers de sa famille. Pour un musée, pour un historien comme moi, de tels documents sont riches en informations, mais aussi en significations.

Dans le cadre de cette journée dédiée à la conservation et la diffusion des « archives religieuses », je vous propose une réflexion toute personnelle sur les récits familiaux et autobiographiques de Marie-Émilie Guindon. D'abord, je vous livrerai quels types d'informations recèlent ces documents précieux, et enfin je réfléchirai sur leur importance pour des historiens et pour des institutions comme les musées.

Marie-Émilie Guindon est née dans le comté de Soulanges, à Saint-Ignace-du-Côteau-du-Lac le 26 décembre 1849. Ce serait à l'âge de 7 ans qu'elle se sentit appelée à la vie consacrée. À 11 ans, elle entre au pensionnat des Cèdres, dirigé par les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame où elle passera les cinq prochaines années. Attirée par la vie cloîtrée, elle entre à l'âge de 16 ans comme postulante au monastère du Bon-Pasteur. Toutefois, elle se rendit compte rapidement que là n'était pas sa vocation; c'est pourquoi elle quitta le Bon-Pasteur pour la Congrégation de Notre-Dame. Elle entrera ainsi au noviciat de la Congrégation le 19 novembre 1867, fit sa profession le 13 janvier 1870. Elle prend le nom de Sœur Saint-Louis-Bertrand.

La direction de la Congrégation de Notre-Dame lui confia une tâche d'enseignement en musique, d'abord à Ottawa, puis en Beauce, à Saint-Jean, à Sherbrooke, à Montréal puis à Charlottetown. En 1893, elle est nommée supérieure de l'Académie Saint-Denis, puis en 1897 elle est nommée maîtresse des novices. Ce fut dans ces années qu'elle fut atteinte, tout comme son frère Arthur, de surdité qui ne fit que s'accroître avec les années. En 1903, elle quittait le noviciat pour le Bureau des Études où elle prépara une histoire de l'Église du Canada qu'elle publia en 1908.

Elle est aussi l'auteure de nombreuses méditations, d'une pièce intitulée *Marius, enfant martyr sous Néron*, le *Petit office de la Sainte-Vierge*, puis enfin *Prières et pieuses pratiques à l'usage des sœurs de la CND de Montréal*.

Marie-Émilie Guindon meurt à Montréal le 1^{er} novembre 1928, à l'âge de 78 ans.

Ses écrits sont d'une grande richesse. Ils recèlent une grande quantité d'informations sur la vie quotidienne au 19^e siècle. Ils sont aussi très touchants par les témoignages de vie que nous y retrouvons.

Que trouvons-nous dans les écrits de Marie-Émilie Guindon? Beaucoup de choses.

1) D'abord, les mémoires me sont apparues comme une véritable mine d'informations généalogiques sur les deux branches familiales, les Guindon et les Bézénaire :

Marie-Émilie fournit des données concernant les naissances et les baptêmes des parents et des enfants, mais aussi des grands-parents et arrière-grands-parents. Nous apprenons alors que Michel Guindon, son père, s'est marié à deux reprises, et qu'il a eu trois enfants avec sa première femme, puis 11 enfants avec la seconde.

Elle fournit des informations sur les professions religieuses et ordinations pour les trois enfants de Michel et Marie-Louise, avec toutes les dates importantes pour chaque étape franchie par chacun d'eux vers la vie religieuse : Marie-Émilie et Marie-Hortense pour la Congrégation de Notre-Dame, puis Arthur Guindon pour Saint-Sulpice. Pour les autres membres de la famille, elle donne des informations relatives aux mariages.

Enfin viennent les décès des différentes générations des Guindon-Bézénaire : soit les grands-parents paternels, maternels, certains oncles et tantes qui marquèrent particulièrement Marie-Émilie. Mais ce qui m'a frappé le plus, dans cette section, c'est la quantité importante de décès qui marqua Michel Guindon et Marie-Louise Bézénaire, et par incidence les enfants. Comme bien des familles de l'époque, les Guindon-Bézénaire furent durement marqués par de nombreuses mortalités. Michel, le père d'Arthur Guindon et d'Émilie, perdit coup sur coup son frère Charles-Léandre, mort le 27 juillet 1832, puis sa mère, le 6 août suivant, tous les deux fauchés par le choléra. Michel n'avait que 15 ans à cette époque. Au cours de son premier mariage, il perdit en l'espace de deux ans son fils Charles-Léandre le 9 février 1846 (mort à l'âge de 6 mois), sa femme Émilie Moquin le 20 juillet suivant, puis sa fille de deux ans, Marie-Émilie, l'année suivante. Il perdit son fils Charles-Arthur, issu du premier lit, âgé de 17 ans. Son père, Charles Guindon, et sa sœur moururent également à six jours d'intervalle, le 15 et 21 novembre 1849². De son second mariage, Michel et sa femme Marie-Louise perdirent Marie-Philomène alors qu'elle était sur le point d'avoir deux ans. Un autre fils (Charles-Léandre) se noya dans la rivière Delisle à l'âge de 11 ans (2 juillet 1866). Cinq ans plus tard, ils perdirent un autre fils, Charles-Henri, qui mourut à l'âge de trois ans. Enfin, le 2 juillet 1877, Michel et Marie-Louise perdirent Marie-Louise-Joséphine, leur fille de 25 ans alors qu'elle accouchait d'une petite fille³. Enfin Michel lui-même mourut subitement le 27 janvier 1881 d'un arrêt cardiaque. Sa femme enterra l'année suivante son fils cadet Paul-Charles-Edelmar, mort d'une méningite; il aurait fêté son onzième anniversaire quatre jours plus tard.

Cette chronologie des décès, mise bout à bout frappe l'historien. Elle nous plonge dans un univers assez éloigné du nôtre sur bien des aspects, où la vie était particulièrement courte, la mort toujours prête à frapper sans crier gare.

² Sœur Saint-Louis-Bertrand, *Mémoires, s.d.*, ACNDM, 455.275-4, p.50. Ci-après nommés *Mémoires*.

³ Sœur Sainte-Thérèse-du-Sacré-Cœur, [sans titre], 28 mars 1935, ACNDM, 455.275-4, p.7.

Ce foisonnement d'informations généalogiques m'a été extrêmement précieux, car il a facilité grandement mon travail. Il m'a fourni de l'information qui m'aurait pris des mois de recherche dans les registres paroissiaux et dans les manuels de généalogie. Effectuée par un membre de la famille, la recherche généalogique tient aussi compte de détails qui autrement me seraient passés inaperçus, comme les liens de parenté complexes et éloignés, les remariages et l'appartenance des enfants aux différents lits, les déménagements de la famille d'une province à l'autre, etc. Les exemples que donne Marie-Émilie montrent la complexité des liens généalogiques de la famille. Il semblerait que Mère Eulalie Durocher, fondatrice des Sœurs des Saint-Noms-de-Jésus-et-de-Marie, aurait été une cousine au second degré de sa grand-mère maternelle⁴. L'ensemble des informations généalogiques m'a permis de reconstituer l'arbre généalogique d'Arthur Guindon sur au moins quatre générations.

À mes yeux, Arthur Guindon n'était plus un individu qui évoluait seul; il faisait désormais partie d'une nébuleuse familiale complexe.

2) Personnellement, ce qui me fascine le plus, c'est que les mémoires de Marie-Émilie Guindon nous ouvrent une petite porte sur un univers ancien entièrement disparu. En parcourant ses mémoires, des fragments du passé reprenaient vie sous mes yeux.

Et la religieuse était une excellente conteuse, comme son frère Arthur. Elle savait enrober son récit familial de portraits de famille très précis, détaillés en mode impressionniste. Elle écrivait : « Je revois notre mère à l'âge de 27 ans. Elle était grande, élancée, distinguée dans toute sa personne, avec un cachet de modestie et de délicate réserve. Son visage ovale aux traits réguliers, son front et son nez droit rappelaient le profil grec⁵ ». Au physique, son père « était un bel homme : de taille moyenne, plutôt délicate que forte, les traits réguliers et la complexion claire, le front élevé et intelligent, les yeux gris, perçants [...] ».

Elle dépeint les états d'âme, fait des analyses psychologiques. De sa mère toujours, elle disait : « Ses beaux yeux bruns étaient très doux et reflétaient avec fidélité les diverses impressions de son âme : tantôt vifs et animés, tantôt pleins de mélancolie ou voilés de tristesse ». « Les années l'ont changée, et encore plus les épreuves de la vie [...]⁶ ». Son père avait pour sa part « un tempérament violent, 'prompt comme la poudre' [...]. Mais l'âge et les épreuves l'assouplirent et le domptèrent et, selon l'expression d'une de mes sœurs, il était devenu avant sa mort 'doux comme un agneau' ». Elle ajoute : « Son cœur affectueux et sensible se dissimulait sous une apparence sévère et réservée; mais comme il aimait bien et qu'il était fidèle à ses amis et à sa famille!⁷ ».

On ressent dans ces tableaux portraiturés avec délicatesse tout l'amour, le respect et l'admiration qu'elle portait à ses parents. Elle se remémorait aussi sa grand-mère maternelle, « petite et délicate », avec ses « beaux yeux bruns pleins de vie » : « Que de 'gâteries' pour ses

⁴ *Mémoires*, p.65.

⁵ *Mémoires*, feuillet détaché en p.12.

⁶ *Mémoires*, feuillet détaché.

⁷ *Mémoires*, feuillet détaché.

petits enfants quand il arrivait que nous la visitions : les fruits, le miel, la crème et le sirop d'érable coulaient à plein bord dans nos assiettes; que de douceurs pour nos petites bouches friandes!⁸ ».

Elle se souvenait aussi, du temps où elle était au pensionnat, des « quelques friandises que m'envoyait ma grand'mère, soit des pommes, des noix longues, des biscuits fins, des croquignoles⁹ ».

D'autres portraits révèlent une Marie-Émilie Guindon davantage enjouée, qui aime faire sourire en décrivant les individus colorés qui ont croisé sa vie. Sa tante Marguerite, devenue veuve, « était, écrivait-elle, un véritable type de vieille fille. D'une dévotion singulière, couverte de crucifix, de médailles de toutes sortes, toujours vêtue avec la plus grande simplicité comme une espèce de religieuse, elle ne pouvait souffrir le voisinage du 'sexe fort', et n'aurait pas voulu s'asseoir près de notre père, même dans notre banc d'église, où il fallait bien cependant se placer pour entendre la messe ». D'ailleurs, Marie-Émilie rapporte une anecdote à ce sujet : « Quand le dimanche, Joséphine et moi partions pour l'église, maman avait bien soin de nous recommander de laisser le fond du banc à tante Marguerite : mais en petites espiègles que nous étions, nous nous hâtions d'arriver avant elle et de lui laisser la place auprès de papa, afin de jouir de son embarras¹⁰ ».

Avec sa courte autobiographie intitulée *Histoire de ma vocation* quelle rédige pour sa sœur autour de 1923, nous entrons dans les souvenirs plus intimes encore de la religieuse. Elle y racontait la trajectoire qui la mena jusqu'à son entrée en communauté à la Congrégation de Notre-Dame. Elle se remémorait son désir initial de vouer sa vie pour Dieu, dès l'âge de 7 ans, par une belle fin de soirée d'été à Saint-Polycarpe alors qu'elle goûtait les délices du jour déclinant sur le perron de la maison. Elle exprime dans ce texte ses états d'âme, ses sentiments, ses craintes et ses désirs face à un projet de vie, son projet de vie, celui de devenir une religieuse. Cette autobiographie nous permet notamment de relativiser la part de contraintes que pouvait avoir une jeune femme, même en plein cœur du 19^e siècle, sur le choix de sa destinée. Elle choisit d'entrer d'abord dans une communauté cloîtrée. Elle parlait de la réaction vive de son père à cette idée : « Pauvre papa! Sa douleur était si grande, d'autant plus qu'il était convaincu que j'allais contre mes goûts. Il ne pouvait comprendre un tel sacrifice¹¹ ». Marie-Émilie n'idéalise aucunement le récit. Sa vocation n'allait pas sans déchirement, sans un véritable combat intérieur qui se livrait en elle; quitter le monde pour vivre la vocation pour laquelle elle se croyait destinée : « J'avais le cœur bien endolori et il fallait me cramponner à l'amour de N.S. pour avoir le courage d'avancer¹² ».

Marie-Émilie Guindon a le sens du récit et en fine observatrice, elle fait revivre les sentiments qui bouleversent les individus placés à une telle croisée des chemins : « Durant le

⁸ *Ibid.*, p.60-61.

⁹ *Ibid.*, p.60.

¹⁰ *Ibid.*, p.64.

¹¹ *Histoire de ma vocation, s.d., ACNDM, 455.275-4.p.8. Désormais Vocation.*

¹² *Vocation, p.8.*

trajet, mon père assis en face de moi ne m'adressa pas une seule parole, et quand son regard s'arrêtait sur [moi] j'y lisais tout le combat qui se livrait en lui¹³ ». Plus loin, c'est la séparation, douloureuse :

Les arrangements faits, on nous fit descendre la grande porte du cloître qui ne s'ouvre que pour les entrées et les visites d'évêques. On entendit la clef grincer dans la serrure, et la porte à deux battants roula sur ses gonds : toutes les religieuses, le voile baissé, étaient avec la sup^{re}, rangées dans le corridor. Celle-ci me fit signe d'entrer... Alors, en sanglotant, je me jetai dans les bras de mon père qui pleurait. Ô moment de douleur! Ça été l'un des plus cruels de ma vie; après 58 ans, j'en suis encore toute émue. Me retournant, je me précipitai dans l'entrée pendant que mon pauvre père s'en allait le cœur brisé¹⁴.

Mais Marie-Émilie ne versait pas dans le misérabilisme; malgré la dure séparation, elle mentionnait qu'elle apprécia grandement son séjour dans la communauté où tout « était régulier, silencieux, pieux¹⁵ », les religieuses heureuses. Après plusieurs mois, elle sentit que là n'était pas sa vocation et c'est pourquoi elle quitta la communauté pour se tourner vers la Congrégation de Notre-Dame où elle indique qu'elle avait « enfin trouvé » un lieu « de repos ici-bas, et j'allais dans le sacrifice de tout mon être, me donner au Dieu que dès mon enfance j'avais choisi pour mon partage¹⁶ ».

Les dossiers d'archives sur Marie-Émilie Guindon conservent deux dessins de sa main représentant la maison familiale à Saint-Polycarpe vers 1857. L'un de ses dessins, en noir & blanc, est particulièrement intéressant. La religieuse fait appel à sa mémoire visuelle en reconstituant l'ensemble des lieux, les détails architecturaux de la maison, l'emplacement des arbres et du jardin près de la demeure. Elle écrit même un petit poème empreint d'une douce mélancolie :

« Humble cabane de mon père,
Témoin de mes premiers plaisirs;
De loin, sur la terre étrangère,
Vers toi s'envolent mes soupirs¹⁷ ».

La maison familiale est ce nid que quittent inévitablement, mais parfois à regret ou avec nostalgie, les oisillons devenus grands. S'y trouvent associés des souvenirs anciens, ceux de l'enfance : les jeux, les pitreries. Plus touchant encore peut-être, Marie-Émilie a dessiné deux

¹³ *Idem.*

¹⁴ *Ibid.*, p.8-9.

¹⁵ *Ibid.*, p.9-10.

¹⁶ *Ibid.*, p.12.

¹⁷ *Archives Congrégation de Notre-Dame - Montréal*, v.1920-1928, 455.275.006a.

enfants, une fillette et un garçonnet, qui paraissent s’amuser : ceci me laisse croire que l’artiste s’est elle-même illustrée accompagnée de son demi-frère Charles-Arthur, ce « compagnon de jeu et de tout¹⁸ » qu’elle a tant aimé, et qui est décédé de « consommation » pulmonaire le 20 mars 1861. Marie-Émilie, qui n’avait que 12 ans à l’époque, était à ses côtés lorsqu’il mourut. Quel horizon de souvenirs se cache derrière ces deux petites silhouettes...

3) Marie-Émilie Guindon a vécu dans une famille où les traditions, la mémoire et les souvenirs étaient importants. Les documents qu’elle a rédigés sont le véhicule de cette mémoire familiale. La mère et le père aimaient d’eux-mêmes raconter aux enfants l’histoire de leur famille : « Notre mère, ainsi que notre père, disait-elle, avait des souvenirs de famille qu’elle aimait à nous communiquer¹⁹ ».

Ce plaisir de raconter était communicatif comme la religieuse l’avoue : « Nous aimions beaucoup à faire parler notre père sur les choses d’antan : les parents, ses jeunes années, les événements de sa vie; tout y passait à la file²⁰ ». Il me paraît clair que ce plaisir d’écouter les récits des temps anciens a profondément marqué Marie-Émilie, et aussi Arthur Guindon, comme le prouvent leurs écrits respectifs à caractère historique et généalogique. Les mémoires de Marie-Émilie Guindon regorgent de souvenirs de famille des temps anciens.

Ces récits familiaux couchés sur le papier dans les années 1920 nous font remonter beaucoup plus loin dans le temps, avant même la naissance de Marie-Émilie en 1849. Transmis de façon orale grâce à une mémoire demeurée vivante au sein de la famille, ces récits remontent à la première moitié du 19^e siècle, voire, dans certains cas, jusqu’au 18^e siècle!

Événements heureux ou malheureux, faits surprenants, anecdotes cocasses, tous sont racontés sans gêne, dans un style simple, dépouillé. Ils sont couchés sur le papier à mesure qu’ils surgissent de la mémoire de Marie-Émilie.

Elle raconte par exemple les visites de son grand-père paternel à la maison familiale avant sa naissance. Celui-ci se complaisait à récolter tous les ragots du village pendant son séjour : « [...] muni de sa canne et de sa tabatière, il s’en allait dans les maisons du village offrir une ‘prise’ et faire jaser les commères, ce qui l’amusait beaucoup [...] ». « Taquin et moqueur », il « écrivait » son petit-fils « qui se fâchait tout rouge » et dont les disputes se « terminaient invariablement par des caresses et un sucre d’orge²¹ ». Enfin ce même grand-père décide un matin de mettre sa plus belle toilette avec son jabot de dentelle et ses souliers à boucle, pour aller visiter son amie « la Lanthier », dans le village voisin. Parti sur des routes cahoteuses avec son fils, le cheval s’emballe soudainement, et le grand-père finit tête première

¹⁸ *S.S. Louis chez nous, s.d., ACNDM, 455.275-4, p.3.*

¹⁹ *Mémoires, p.59.*

²⁰ *Ibid., p.48.*

²¹ *Mémoires, p.48-49.*

dans le fossé boueux. Conservant sa bonne humeur il se serait écrié, toujours dans le fossé : « Me voilà beau pour aller voir 'la Lanthier'²² ».

Sa mère, Marie-Louise, racontait aux enfants un souvenir qui lui avait été elle-même raconté par son père et sa tante, événement qui remontait à la guerre d'Indépendance américaine. En 1776, plusieurs Canadiens français s'étaient enrôlés comme volontaires pour combattre les troupes révolutionnaires. Jean-Baptiste Bézénaire était l'un de ses volontaires.

Pendant son absence, la famille fut attaquée à la maison par une bande d'Amérindiens en maraude. Les différentes générations de Bézénaire ont gardé vive le traitement que les pilliers ont réservé aux enfants : tous, sans exception, eurent les doigts brûlés par des écorces de bouleau enduites de résine, puis enflammés.

D'autres souvenirs trouveraient place dans un roman. Elle couche sur le papier un souvenir raconté « plusieurs fois » par son père, alors que ce dernier était en visite vers l'âge de 10 ans chez son oncle, le curé Brunet de la paroisse de Saint-Martin à l'Île-Jésus. Une nuit, l'enfant est témoin de ce que nous appelons aujourd'hui une invasion de domicile. Couché dans le banc de quêteux du presbytère, le jeune Michel voit trois individus masqués entrer dans le bâtiment. Les hommes ont ligoté et bâillonné le curé et la servante puis volèrent le contenu du petit coffre-fort appartenant à la fabrique. Reconnus par le curé, les brigands furent écroués dès le lendemain²³.

Les mémoires de Marie-Émilie Guindon témoignent non seulement d'événements quotidiens ou étonnants, comme nous venons de le constater, mais nous ouvre à ce que les historiens appellent l'univers mental dans lequel la famille a baigné dans la deuxième moitié du 19^e siècle.

La mémorialiste mentionne par exemple l'importance de la religion pour les parents. De son père, elle disait que son « âme était naturellement religieuse et respectueuse des choses de Dieu. Animé d'un grand esprit de foi durant toute sa vie, ses dernières années furent surtout remplies par les actes d'une piété solide et éclairée [...]»²⁴. De sa mère, elle disait : « Rien n'égalait la théologie de ma mère pour la confession; elle nous maintenait dans le calme et la confiance. 'Mes enfants, disait-elle, quand on va à confesse on dit tous ses péchés tels qu'on les a faits; on s'en repent et le Bon Dieu les pardonne, les oublie, c'est fini; on n'y pense plus ensuite'. C'était clair, simple et consolant, affirmait-elle²⁵ ».

Marie-Émilie démontre une véritable sensibilité pour la dévotion aux âmes du Purgatoire. Même qu'elle pique notre curiosité en rapportant des événements étranges, certains dont elle a été le témoin, d'autres qu'elle a entendu relater par ses parents. Elle raconte que le 24 septembre 1866, « ma mère et moi étions seules à la maison avec les plus jeunes

²² *Ibid.*, p.49.

²³ *Ibid.*, p.67-68.

²⁴ *Mémoires*, feuillet.

²⁵ *Idem.*

enfants ». À trois heures sonnant, les deux femmes auraient entendu sortir de l'horloge des soupirs plaintifs, des sanglots, une respiration forte et saccadée.

Plusieurs furent témoins de la chose, à commencer par les enfants de retour de l'école, ensuite le mari de retour de l'église sur les cinq heures, puis enfin, des amis, invités pour le souper. Ce n'est qu'après avoir longuement prié pour les défunts que les gémissements finirent par se taire.

Marie-Émilie ajoutait que quelque temps après cet événement mystérieux, sa mère se serait éveillée en pleine nuit et aurait vu, au pied de son lit, le petit Léandre, son garçon qui s'était récemment noyé dans la rivière : « elle éveilla notre père et lui dit de regarder Léandre, mais il la calma en assurant que son imagination la fatiguait. Cependant, plusieurs années après, une fois que maman parlait de la chose en sa présence, il avoua qu'il avait vu notre frère et que pour ne pas l'effrayer, il n'avait pas voulu le dire tout d'abord²⁶ ».

Que dire de ces phénomènes inexplicables que Marie-Émilie narrait tout naturellement dans ses mémoires familiaux? Ils témoignent de croyances profondément ancrées dans la psychologie d'autrefois, et d'aujourd'hui encore, celle de la survivance de l'âme après la mort et du retour momentané des défunts auprès des vivants. Ils montrent aussi la vivacité de la dévotion aux âmes du Purgatoire, qui connaît dans la catholicité un second souffle à partir de la deuxième moitié du 19^e siècle²⁷, puis la nécessité du suffrage des vivants pour les proches décédés pour leur assurer un soulagement spirituel. Enfin, sur une note plus psychologique peut-être, ils témoignent de la douleur et de la souffrance d'une mère et d'un père, de frères et de sœurs, causées par la perte d'un être cher, un enfant ici.

La production d'écrits intimes par Marie-Émilie Guindon relève-t-elle d'une pratique institutionnelle à la Congrégation de Notre-Dame? On pourrait le croire. Après tout, les archives de la communauté conservent plusieurs documents de nature biographique et autobiographique. L'incendie de la maison mère en 1893, qui a réduit en cendre l'ensemble des archives de la maison mère, a fait réaliser l'urgence chez les Sœurs, surtout les plus âgées, de coucher sur le papier divers souvenirs touchant la vie au sein de la communauté, les individus et les événements d'autrefois. C'est à ce moment aussi semble-t-il, vers 1895, que les sœurs qui venaient d'être admises dans la communauté étaient encouragées de rédiger l'histoire de leur propre vocation religieuse.

Ces pratiques « historiques », biographiques et autobiographiques sont dans ce cas le fruit d'encouragements ou d'exigences institutionnelles visant à reconstituer et préserver la mémoire de la Congrégation de Notre-Dame.

²⁶ Ces deux récits sont rapportés dans *Mémoires*, p.72.

²⁷ Guillaume Cuchet, « La "carte de l'autre vie" au XIX^e siècle. L'au-delà, entre espaces réel et symbolique », *Archives de sciences sociales des religions*, 52, 139, 2007, p.8.

Dans le cas des écrits personnels et familiaux de Marie-Émilie Guindon, nous sommes davantage en présence d'une initiative personnelle. D'abord, elle adresse clairement *l'Histoire de ma vocation* à « ma chère petite sœur Hortense, qui était si jeune quand j'ai laissé la famille²⁸ ». Le document n'était aucunement adressé à la communauté. Même que Marie-Émilie demandait à sa sœur, après en avoir fait lecture, de le détruire; ce que cette dernière n'a évidemment pas fait puisqu'elle l'utilisa par la suite pour rédiger une biographie (restée inachevée) de sa sœur aînée²⁹.

Et que dire de ses mémoires de famille dont je vous ai longuement entretenu? Pourquoi les avoir rédigés? En quoi ses mémoires auraient-ils été utiles à sa communauté? À toutes ces questions, malheureusement, je n'ai aucune réponse.

En définitive, la présence de documents de cette nature dans les archives de la Congrégation de Notre-Dame est exceptionnelle. Même si je ne peux apporter de réponses à ces questions, il serait utile de proposer quelques courtes réflexions en lien avec le thème d'aujourd'hui.

L'entreprise de Marie-Émilie Guindon est de façon générale une œuvre de « mémoire », qui consiste à laisser une trace de soi, et de sa famille, pour la postérité. Elle cherche, consciemment ou non, à conjurer le travail inexorable et dévastateur de l'oubli.

Se remémorer le passé était important pour la famille Guindon-Bézénaire, je l'ai déjà dit. Autrefois, les souvenirs de la famille se transmettaient de bouche à oreille, de parents à enfants. Les parents d'Arthur et de Marie-Émilie aimaient raconter l'histoire de leur vie, celles de leurs propres parents et les souvenirs qui leur avaient été transmis depuis au moins trois générations. Les enfants ont vécu dans cet univers où le passé remémoré côtoyait le présent.

Au travers de ces souvenirs que les parents racontaient aux enfants, au-delà des faits historiques ou familiaux, puis des anecdotes qu'ils recèlent, ce sont aussi des exemples de vie et des valeurs, que l'on transmet.

Une lettre qu'Arthur Guindon adressait à sa sœur aînée, la seule que j'ai retrouvée, exprime bien cette vision que partageaient le frère et la sœur quant à l'importance des souvenirs. En voici un extrait :

²⁸ Feuillet libre dans *Histoire de ma vocation*.

²⁹ Marie-Émilie savait probablement que sa sœur ne détruirait jamais ce document. La modestie qui pousse les religieux à demander à leur lecteur de détruire leurs récits une fois la lecture faite est un lieu commun de la littérature hagiographique. Ces récits intimes se voient presque toujours édités dans les biographies religieuses, parfois intégralement, parfois avec des coupures. Marie-Émilie Guindon participait à cette culture de l'intime.

« Montréal, 29 déc. 1908

Ma chère sœur.

On dit que les vieillards ne vivent plus que de souvenirs. À ces derniers, nous avons vu déjà la plupart de nos illusions céder la place. Mais une chose dont on vit, doit être bonne et même belle, et c'est vrai des illusions et des souvenirs. Sans les premières l'enfant serait malheureux, sans les secondes, le cœur du vieillard serait sec et son esprit désert. 'Rien n'est beau', dit un proverbe oriental, 'comme un jour qui n'est plus'³⁰. »

Les souvenirs tiennent la famille unie « ensemble et au passé³¹ » et ils sont une source de bonheur. La vraie séparation, disait-il « ne commence que le jour où l'on ne s'aime plus, où l'on ne se souvient plus³² ».

Or, cette pratique, je dirais même ce réflexe, de transmission orale connaît un changement avec Marie-Émilie. La mise par écrit de cet « archipel³³ » de souvenirs partagé autrefois en famille, légué de bouche à oreille, sort alors de la mémoire orale; les souvenirs sont figés définitivement dans l'écriture. Autrement dit, et pour reprendre la pensée du philosophe Paul Ricœur, Marie-Émilie Guindon conjure par l'écrit « la menace de l'effacement de la mémoire³⁴ ». En rédigeant des fragments d'histoire de la famille, elle permet à ce savoir ancien de survivre au temps et au travail destructeur de l'oubli. N'ayant elle-même aucune descendance, évidemment, elle a peut-être jugé crucial de transmettre à son tour la mémoire de sa famille, de la léguer à une postérité qui reste indéfinie.

Les souvenirs de la famille qu'elle raconte, elle se les approprie, les assimile et les interprète à sa façon, selon les bribes qui lui reviennent. Elle fait siens les souvenirs charriés à travers deux siècles par la mémoire familiale; elle inscrit sa propre existence dans celle de ses ancêtres.

Le travail de mémoire de Marie-Émilie Guindon, indépendamment des objectifs qu'elle poursuivait à l'origine, n'aura pas été un exercice vain, un travail destiné à sombrer dans l'oubli. Il a permis à un historien près de 90 ans plus tard, de découvrir beaucoup d'informations factuelles sur un individu très peu connu, Arthur Guindon, et dont il était particulièrement ardu de documenter la vie.

³⁰ *Lettre d'Arthur Guindon, p.s.s., économe provincial, à Sœur Saint-Louis-Bertrand, 29 décembre 1908, ACNDM, 455.275-7.*

³¹ *Idem.*

³² *Idem.*

³³ L'expression est de Paul Ricœur : « D'un côté, les souvenirs se distribuent et s'organisent en niveaux de sens, en archipels, éventuellement séparés par des gouffres, de l'autre la mémoire reste la capacité de parcourir, de remonter le temps, sans que rien en principe n'interdise de poursuivre sans solution de continuité ce mouvement ». Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, p.116.

³⁴ *Ibid.*, p.539.

Plus important encore, ses écrits apportèrent à notre exposition une épaisseur psychologique inespérée, inattendue, grâce à la nature intimiste des informations qu'ils recelaient; informations que les sources historiques et administratives consultées jusque-là n'avaient pu me fournir. Ces écrits m'ont permis enfin de découvrir quelques lambeaux d'une histoire de famille, riche en expériences de vie et en informations sur les mœurs et les mentalités d'autrefois.

Cette mémoire autobiographique que Marie-Émilie Guindon a couchée sur le papier peut-être pour le seul bénéfice de sa sœur, et cette mémoire familiale qu'elle s'est appropriée et fait sienne, sont demeurées en dormance pendant plusieurs décennies dans les dossiers d'archives de la Congrégation de Notre-Dame. Elles sont demeurées en dormance, dis-je, jusqu'à ce que je les consulte et qu'elles me servent à la rédaction d'un gros rapport de recherche pour la préparation d'une exposition sur Arthur Guindon, dans la préparation d'une conférence à laquelle vous assistez aujourd'hui. Reconfigurée à nouveau dans un autre processus d'écriture, celui d'une exposition, celui d'une conférence, et qui sait, par d'autres médiums éventuellement, la mémoire de la famille Guindon-Bézénaire se voit réappropriée par une institution, au profit d'un public : enfants, adolescents et adultes.

Les récits de Marie-Émilie Guindon peuvent toujours demeurer porteurs de sens pour la société; les exemples de vie des gens d'autrefois ont encore beaucoup de choses à nous dire. Ils nous permettent de transmettre des savoirs certes, mais aussi des valeurs humaines profondes et fondamentales : foi, charité, espérance, courage, abnégation, sacrifice de soi, et j'en passe.

Pour conclure, je repose les grandes interrogations du jour : que conserver, pour qui et pourquoi? Ce sont de grandes questions, difficiles à répondre. Vous savez, les écrits de Marie-Émilie Guindon ne sont peut-être pas une charte du 14^e siècle, des lettres patentes signées par un roi ou encore l'édition manuscrite d'un célèbre roman, mais ils ont tout autant de valeur pour ceux qui savent s'y intéresser, pour ceux qui cherchent des réponses, comme moi, lors de recherches.

Je m'adresse à vous tous, ici, vous qui comprenez l'importance de la conservation des archives : les centres d'archives dans vos communautés, ceux dans vos paroisses ou évêchés, possèdent tous, sans exception, de tels trésors, d'apparence anodine, mais qui regorgent de vie.

Ces petits trésors méritent d'être vus, connus, mis en valeur, car ils peuvent encore parler aux gens. Ainsi, la lutte des passeurs de mémoire comme Marie-Émilie et Arthur Guindon contre l'oubli n'aura pas été vaine.

Merci de votre écoute!